

randel. C'est une distance un peu considérable; mais on peut supposer, sans invraisemblance, qu'après le long repos qu'on avait pris à Élim, on ne recula pas devant une marche assez longue pour arriver à un campement commode. L'eau des fontaines, quoique maintenant très saumâtre, était probablement de meilleure qualité au temps de l'Exode<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> H. S. Palmer, *Sinai*, p. 192-193. Voir aussi E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 238-239.

## CHAPITRE III.

## LA MANNE.

A partir de la station de la mer Rouge, il n'a plus été possible à l'expédition scientifique anglaise de suivre avec une certitude complète les traces des Hébreux, mais nous pourrons cependant les accompagner encore dans leur marche à peu près à coup sûr. On peut se rendre de l'ouadi Taiyibéh au mont Sinaï par deux routes différentes : l'une, appelée celle de la Côte, longe la mer pendant plusieurs kilomètres et monte ensuite dans les montagnes par l'ouadi Feiran; l'autre, nommée la route du Nord, remonte l'ouadi Taiyibéh jusqu'à la naissance de la vallée, se continue dans l'intérieur des terres, tourne ensuite au sud-est jusqu'à l'extrémité occidentale de Debbet er-Ramléh, et après avoir coupé plusieurs vallées latérales, rejoint la route de la côte à 38 kilomètres du Sinaï.

La voie de l'ouadi Taiyibéh est d'environ 30 kilomètres plus courte que la première; mais quoiqu'elle ait eu des partisans parmi les voyageurs de la péninsule, les savants anglais se sont unanimement prononcés en faveur de la route qui suit la mer : elle est plus praticable pour une grande multitude et mieux approvisionnée d'eau; c'est, de plus, la seule qui passe par l'ouadi Feiran, avec lequel, dès une haute antiquité, on a identifié Raphidim, où les Hébreux remportèrent une victoire célèbre sur les Amalécites.

Le quinzième jour du second mois après la sortie d'Égypte les Israélites campèrent dans le désert de Sin<sup>1</sup>. Ce désert, d'après les savants anglais, est la plaine actuelle d'el-Mar-

<sup>1</sup> Exod., xvi, 1; Num., xxxiii, 11.



kha<sup>1</sup>. Elle commence à une distance de 16 kilomètres, au sud de l'ouadi Taiyibéh. C'est une plaine couverte de gravier, située entre les montagnes à l'est et la mer Rouge à l'ouest; elle a une étendue d'environ 22 kilomètres de long sur 5 kilomètres de large. Ce campement est célèbre dans l'histoire sacrée, parce que c'est là que la manne tomba pour la première fois. Les Hébreux y séjournèrent sans doute pendant quelque temps. Jusqu'alors les vivres ne leur avaient pas manqué; ils ne s'étaient plaints encore que du manque d'eau potable. Dans le désert de Sin, l'eau ne fait point défaut, puisqu'ils n'en parlent point, mais ils souffrent de la faim; de là d'amers murmures.

Les Israélites avaient probablement dressé leurs tentes près de l'extrémité septentrionale de la plaine. Il y a là deux sources, celle de l'Aïn-Dhafary, dont l'eau est douce, et celle de l'Aïn-Markha, dont l'eau est aujourd'hui très saumâtre. La première est à vingt-deux kilomètres environ de l'ouadi Taiyibéh.

On trouvait donc en cet endroit l'eau nécessaire au camp; on y trouvait aussi les maigres pâturages du désert pour les troupeaux, mais rien pour les hommes<sup>2</sup>. « Alors toute la foule des enfants d'Israël, dit le texte sacré, murmura contre Moïse et Aaron dans ce désert. Et les enfants d'Israël

<sup>1</sup> C'est l'opinion générale, adoptée par Lengerke, Robinson, Ritter, Kurtz, Stanley, Strauss, Bartlett. Voir Bartlett, *From Egypt to Palestine*, p. 213.

<sup>2</sup> Le désert du Sinaï ne produit presque rien et ne saurait fournir de subsistance à une multitude. En 1888, nous avons rencontré à l'entrée du désert du Sinaï, près d'Ayoun Mouça, une caravane de Bédouins du Sinaï venant d'Égypte acheter du blé, qu'ils ne peuvent faire pousser, en échange du charbon d'acacia seyal qu'ils avaient fabriqué. — Les inscriptions égyptiennes du Sinaï nous apprennent qu'on ne pouvait trouver sur les lieux de quoi nourrir les mineurs égyptiens qui y travaillaient et qu'on était obligé de leur envoyer des convois de provisions, troupeaux, gibier, grains, légumes. Voir *Mélanges bibliques*, 2<sup>e</sup> édit., p. 268.

leur dirent : « Plût à Dieu que nous fussions morts frappés » par la main de Jéhovah, dans la terre d'Égypte, quand » nous étions assis autour de marmites remplies de viandes » et que nous mangions le pain à satiété! Pourquoi nous » avez-vous conduits dans ce désert, afin de faire mourir » toute cette multitude<sup>1</sup>? » Ce peuple manquait de confiance en Dieu, et en cela il était bien coupable, puisque le ciel avait déjà fait en sa faveur tant de miracles extraordinaires. Le Seigneur ne se vengea cependant de ces ingrats que par de nouveaux bienfaits : il leur envoya, pour les nourrir, la manne, cet aliment miraculeux, ce pain céleste qui, pendant quarante ans, à partir de ce jour, ne leur fit jamais défaut jusqu'à l'entrée dans la Terre Promise.

En réponse aux murmures du peuple, Dieu dit à Moïse : « Voilà que je vais vous faire pleuvoir un pain du ciel; le » peuple sortira; il en recueillera chaque jour sa provision, » afin que je voie s'il marchera ou non dans ma loi... » Et le matin il y eut une couche de rosée autour du camp. Et quand la couche de rosée eut disparu, il y avait, sur la face du désert, une petite chose ronde, menue comme des grains de gelée blanche sur la terre. Et les enfants d'Israël la virent et ils se dirent l'un à l'autre : « *Man-hou'*? Qu'est cela? » car ils ne savaient point ce que c'était. Et Moïse leur dit : « C'est le pain que Jéhovah vous donne pour nourriture. » Et Israël l'appela la manne. Elle ressemblait à la graine de coriandre; elle était blanche et son goût était celui de gâteaux au miel<sup>2</sup>. » On voit par ces paroles du texte sacré que la manne était une nourriture tout à fait miraculeuse. On

<sup>1</sup> Exod., xvi, 23. Cf. plus haut, p. 229-230.

<sup>2</sup> Exod., xvi, 4, 13-15, 31. Cf. Num., xi, 7-9. Les autres passages bibliques où il est question de la manne sont les suivants : Deut., viii, 3-16; Jos., v, 12; II Esd., ix, 20; Ps. lxxviii (héb. lxxviii), 24-25; Sap., xvi, 20-21; Joa., vi, 31, 49, 59; I Cor., x, 3; Heb., ix, 4. — Sur la manne, voir notre *Manuel biblique*, 9<sup>e</sup> édit., t. 1, n<sup>o</sup> 374, p. 728-735.



n'en a pas moins essayé souvent, mais sans succès, de la considérer comme un produit naturel de la péninsule du Sinaï.

Les Hébreux ne la connaissaient point<sup>1</sup>, avant le jour où ils se dirent l'un à l'autre en la voyant : *Man-hou'*? Ce fait domine toute la discussion, comme l'a justement observé Léon de Laborde. « Si elle eût découlé naturellement des arbres, dit-il, ils n'auraient pas considéré ce fait comme un plus grand miracle que la vue des dattes qui pendent des palmiers, des grenades qui ornent les grenadiers, des oranges qui dorment les orangers<sup>2</sup>. »

Il suffit d'exposer les explications naturalistes pour en démontrer l'impossibilité.

Un savant chimiste français, M. Berthelot, prétend que la manne est une exsudation du tamaris. Après avoir rapporté le passage de l'Exode : « Quelle est la matière désignée dans le récit précédent, qui joue un si grand rôle dans l'histoire du peuple hébreu et dont le nom a servi de type à celui d'une multitude de substances sucrées naturelles, demande-t-il? Peut-elle être assimilée à quelque matière sucrée aujourd'hui connue? C'est là une question fort controversée<sup>3</sup>. Deux opinions principales ont eu cours à cet égard : l'une regarde la manne comme une exsudation sucrée, fournie par divers arbrisseaux, principalement par l'*Alhagi Maurorum* (Tourn.), sorte de sainfoin épineux; l'autre opinion assimile la manne des Hébreux à une sorte de cryptogame à développement rapide et en apparence spontané. Aujourd'hui l'origine de la manne recueillie sur le Sinaï peut être regardée comme fixée, d'après les recherches faites sur place par

<sup>1</sup> Deut., VIII, 3.

<sup>2</sup> L. de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et sur les Nombres*, 1841, p. 96.

<sup>3</sup> « Virey, dans le *Journ. de Pharm.*, 2<sup>e</sup> s., IV, 120 (1818), et Guibourt, *Hist. nat. des drogues simples*, II, 534 (1849). »

MM. Ehrenberg et Hemprich<sup>1</sup>. « La manne, dit Ehrenberg, » se trouve encore de nos jours dans les montagnes du Sinaï; » elle y tombe sur la terre des régions de l'air (c'est-à-dire » du sommet d'un arbrisseau et non du ciel). Les Arabes » l'appellent *Man*. Les Arabes indigènes et les moines grecs » la recueillent<sup>2</sup> et la mangent avec du pain, en guise de » miel. Je l'ai vue tomber de l'arbre, je l'ai recueillie, des » sinée, apportée moi-même à Berlin avec la plante et les » restes de l'insecte. » Cette manne découle du *Tamarix mannifera* (Ehr.). De même qu'un grand nombre d'autres mannes, elle se produit sous l'influence de la piqûre d'un insecte, le *Coccus manniparus* (H. et Ehr.)<sup>3</sup>. »

Les exégètes rationalistes admettent pleinement l'opinion exprimée par M. Berthelot; les protestants plus ou moins orthodoxes l'acceptent avec des atténuations.

Le tarfah ou tamaris<sup>4</sup> croît dans plusieurs parties de la

<sup>1</sup> « *Symbola physica, etc., zoologica*, II, *insecta*, X, art. *coccus manniparus*. » — Le mémoire d'Ehrenberg sur la manne est de 1826. Voir Ed. Perrier, *Vie et travaux d'Ehrenberg*, dans la *Revue scientifique*, 11 janvier 1879, p. 648. Cf. Joh. Hanstein, *Christian Gottfried Ehrenberg, ein Tagwerk auf dem Felde der Naturforschung des 19. Jahrhunderts*, in-8°, Bonn, 1877.

<sup>2</sup> « Ces derniers prétendent qu'elle ne tombe que sur le toit de leur couvent. »

<sup>3</sup> Berthelot, *Sur la manne du Sinaï et sur la manne de Syrie*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, septembre 1861, p. 584. — Toutes les raisons que l'on a alléguées pour soutenir l'identité de la manne du Sinaï avec celle de l'Exode sont réunies dans Ritter, *Sinaï*, p. 665-695.

<sup>4</sup> « Tamaris, *Tamarix*, *Tamarix*, Lin. — Genre de plantes de la classe des *Guttifères*, famille des *Tamariscinées*; caractères : calice à 4 ou 5 segments; corolle marcescente à 4 ou 5 pétales; 5 à 10 étamines (rarement 4) libres entre elles; 3 styles et 3 stigmates; fruit en capsule oblongue, triangulaire à 3 valves, à 1 loge contenant plusieurs graines aigretées à la chalaze et attachées au bas ou au milieu des valves. Les tamaris sont des arbrisseaux, ou rarement des plantes herbacées, d'un port élégant, à feuilles alternes très petites, en forme d'écaillés engainantes. Leurs



péninsule et, en particulier, dans l'ouadi Schech : ces arbres y forment un véritable bois qui a une longueur d'une heure de marche, d'où le nom d'ouadi Tarfah donné à la partie occidentale de cette vallée<sup>1</sup>.

La manne du tamaris est une gomme épaisse et mielleuse, qui a l'aspect de la résine quand elle est figée. Elle pend, comme des gouttes de rosée, aux branches de l'arbre ; attachée, non aux feuilles, mais aux tiges. A la chaleur des rayons du soleil, pendant les mois de juin et de juillet, elle se liquéfie, et tombe par terre ; là elle se mêle ordinairement aux feuilles sèches du tarfah, qui ont quelque ressemblance par leur forme aciculaire aux aiguilles des pins<sup>2</sup>.

fleurs, blanches, rosées ou purpurines, sont groupées en épis simples ou paniculés. Leur patrie est la région méditerranéenne, l'Inde ou les îles Canaries. Le long des rivières et sur les côtes du Languedoc et de la Provence croît très abondamment le *Tamaris de France* (*T. gallica*, Lin.), *Tamaris commun*, *Tamaris de Narbonne*, *Tamaris des Gaules*. Il s'élève à 5 ou 6 mètres et il doit à ses rameaux grêles, à ses petites feuilles d'un vert glauque, à ses épis de petites fleurs d'un rose vif, un aspect original et pittoresque que l'on recherche pour les bosquets des jardins et des parcs. Il se plaît dans les lieux frais au bord des eaux. Il fleurit en mai. On le multiplie de boutures. Son bois croît rapidement et donne un bon combustible dans le midi de la France et de l'Europe... On assure que l'arbrisseau du Sinaï nommé par les Arabes, *tarfa* ou *atlé*, et qui donne de la manne par la piqûre d'un insecte du genre cochenille, est une variété du *Tamaris de France*. » Privat Deschanel et Focillon, *Dictionnaire des sciences théoriques et appliquées*, 11<sup>e</sup> part., 1869, p. 2386.

<sup>1</sup> Tischendorf, *Aus dem heiligen Lande*, 1862, p. 54-55.

<sup>2</sup> Tischendorf, *Aus dem heiligen Lande*, p. 55-56. Burckhardt décrit la manne de la manière suivante : — « Cette substance, dit-il, est appelée par les Bédouins *man*... Au mois de juin, elle dégoutte des épines du tamaris sur les rameaux, sur les feuilles et sur les épines tombées qui couvrent toujours la terre, au-dessous de cet arbre, dans son état naturel. On cueille la manne avant le lever du soleil, quand elle est coagulée ; elle se dissout aussitôt que le soleil la touche [Inexact]. Les Arabes la purifient en enlevant les feuilles, la boue, etc., qui lui est adhérente..., la tamisent à travers une pièce grossière d'étoffe, et la mettent dans des sacs de cuir ; de cette manière, ils la conservent jusqu'à l'année suivante ; ils s'en servent

Elle a le goût du miel. C'est assurément à cause de ces traits de ressemblance avec la manne dont parle l'Exode que les Arabes lui en ont donné le nom<sup>1</sup>. C'est aussi là-dessus que s'appuient les rationalistes pour les confondre l'une avec l'autre<sup>2</sup>.

Plusieurs protestants orthodoxes acceptent plus ou moins complètement le sentiment des incrédules, comme nous l'avons déjà remarqué. Kalisch admet deux espèces de manne, l'une suintant du tarfah « ou manne d'arbre, » *tree-manna*, l'autre venant des airs, *air-manna*. Hengstenberg et le docteur Keil<sup>3</sup> prétendent que la manne dont parle Moïse est bien la gomme du tarfah, mais prodigieusement multipliée, pen-

comme de miel et l'étendent sur leur pain... Sa couleur est d'un jaune sale ; le morceau que je vis était encore mélangé de fragments de feuilles de tamaris ; son goût est agréable, un peu aromatique, et aussi doux que le miel... La récolte a lieu d'ordinaire en juin et dure environ six semaines ; quelquefois elle commence en mai. » Burckhardt, *Travels in Syria*, 1822, p. 600-601.

<sup>1</sup> La manne naturelle ne se trouve pas seulement au Sinaï, mais aussi en d'autres contrées comme en Perse. Voici comment on la prépare dans ce dernier pays, d'après la description de M<sup>me</sup> Jane Dieulafoy : « A l'état brut, la manne, chargée de poussière et de détrit, serait désagréable à manger ; les confiseurs [en Perse] la posent sur un feu doux, de façon à laisser déposer ou à enlever avec l'écume toutes les matières étrangères, et la mélangent ensuite, afin de la rendre moins sucrée, avec une certaine quantité de farine de blé. En ajoutant à la pâte des amandes sèches ou des pistaches de Kazbin, on forme un bonbon naturel qui rappelle, comme goût, le nougat de Montélimar. » J. Dieulafoy, *La Perse*, in-4<sup>o</sup>, 1887, p. 236. — Un prêtre arménien de Constantinople, M. Polat, m'a envoyé un échantillon de manne de Perse tout à fait conforme à la description de M<sup>me</sup> Dieulafoy. Elle est verdâtre, au lieu d'être jaunâtre, comme la manne du Sinaï.

<sup>2</sup> L'assimilation de la manne de l'Exode à la manne du Sinaï se trouve déjà dans Josèphe : *Ἐτι δὲ καὶ νῦν ὕεται πᾶς ἐκείνος ὁ τόπος, καθάπερ καὶ τότε Μωϋσῆ ἠρξίζομενον τὸ θεῖον κατέπεμψε τὴν διατροφήν.* *Ant. jud.*, III, 1, 6. Il n'en attribue pas moins, du reste, une origine miraculeuse à la manne.

<sup>3</sup> Keil, *The Pentateuch*, traduct. angl., 1866, t. II, p. 73-74.